



De gauche à droite : Guy Bedos, Victor Lanoux, Claude Brasseur et Jean Rochefort dans *Un éléphant ça trompe énormément*.



EN PLEIN CONFINEMENT,  
LA TÉLÉVISION MET À L'HONNEUR  
UNE GÉNÉRATION D'ACTEURS  
AYANT INCARNÉ, DANS  
LES ANNÉES 1970, L'HOMME  
FRANÇAIS DANS SA VIRILITÉ  
ET SA MAUVAISE FOI, DOUÉ  
D'UN SENS DE L'ÉLÉGANCE INNÉ.

VALÉRIE GUÉDON [vguedon@lefigaro.fr](mailto:vguedon@lefigaro.fr)

**V**ous l'aurez remarqué, il n'est pas rare ces semaines-ci de tomber à la télévision, un soir ou un après-midi, sur un de ces films qu'on dit « patrimoniaux ». Depuis le 21 mars, sur France 2, le grand de Funès dans *L'Aile ou la Cuisse* (1976) et *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973), Montand au top de son sex-appeal dans *Le Sauvage* (1975), Belmondo virevoltant dans *L'Homme de Rio* (1964), Lino Ventura le viril dans *L'aventure c'est l'aventure* (1972) et la bande d'Yves Robert de *Nous irons tous au paradis* (1977). Mais aussi sur les chaînes de la TNT et du câble, Michel Piccoli, Maurice Ronet, Philippe Noiret... De quoi se (re)plonger avec délice dans ces classiques de l'âge d'or du cinéma

français. « Ça, il n'aurait pas fallu naître dans les années 1970, écrit le critique du Figaro Éric Neuhooff dans *(Très) cher cinéma français* (Albin Michel, 2019.) Les chefs-d'œuvre pleuvaient. Cela n'arrêtait pas. Le cinéma était notre homme. »

Aujourd'hui, le journaliste persiste et signe : « Dans le cinéma actuel, il n'y a plus d'acteurs de cette stature. Belmondo et Delon drainaient les foules dans les salles obscures. Piccoli jouait magistralement le bourgeois roulant en DS. Les truands rivalisaient d'élégance avec les notables. On ne peut plus dire ces choses-là sans être taxé de misogynie mais il émanait de ces personnalités une puissance virile, une façon de s'affirmer qui s'est perdue. On portait encore des manteaux dans ces films. De nos jours, on n'y voit que des doudounes et des anoraks. »

Ce sens du style propre au cinéma hexagonal des années 1970 n'a pas échappé à bien des créateurs de mode contemporains. « Brasseur, Dutronc, Gabin dans ses costumes impeccables... Tous étaient des monstres du look autant que des monuments du septième art, s'enthousiasme Pierre Mahéo, derrière la marque masculine Officine générale. Nous n'avons rien eu à envier aux Américains de ce côté-là. On n'a pas fait mieux qu'un Alain Delon en caban, un Bébel dans sa vieille veste militaire ou son blouson de cuir. Leur garde-robe





était plus resserrée, plus essentielle, presque utilitaire, mais c'est précisément ce qui lui donne son intemporalité. Cinquante ans après, leur allure est toujours aussi simple, belle et efficace. »

### Le notable en costume de tweed et cravate tricotée

Si les collections masculines citent régulièrement l'esthétique de Delon époque *Plein soleil* (1960) et *La Piscine* (1969) - ou à l'instar de Pierre Mahéo, celle de son éternel rival, « Maurice Ronet à l'attitude de dandy sulfureux » -, les cinéphiles confinés apprécient la virilité dans la fleur de l'âge d'un Piccoli, d'un Marielle et d'un Noiret. Ces bourgeois en imperméable, costume de tweed et cravate tricotée sont étonnamment célébrés sur les réseaux sociaux. « Les hommes se retrouvent dans ce vestiaire bien sous tout rapport, en réaction à l'overdose de logos et de sweat-shirts, analyse Benjamin Simmenauer, professeur à l'IFM. Malgré leurs différences - de la sobriété de Lino Ventura au dandysme fantasque de Jean Rochefort -, ils incarnent l'idée d'une masculinité bien habillée, d'une société où les rôles sont encore genrés et correspondent à des statuts sociaux définis. »

Dans la France de Pompidou et de Giscard, post-Mai 68 et pré-chocs pétroliers, ces hommes ont pourtant maille à partir avec la gent féminine en plein apogée du MLF. Qu'il soit notable portant complet prince de galles et col roulé à l'image de Michel Piccoli, médecin au bord du divorce. Ou commerçant en plein ascenseur social tel Jean-Pierre Marielle, mâle tendrement réactionnaire malmené par ses maîtresses. Inoubliable Roger Pouplard dans son peignoir de velours violine qui « mitraille sec » dans *...Comme la lune* (1977). La scène est culte, ledit vêtement d'intérieur griffé Renoma. À l'époque, tout ce que la capitale compte de célébrités défile dans la petite boutique de Maurice et Michel Renoma, rue de la Pompe dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Depuis son lieu de confinement à la campagne, Maurice se souvient amusé du temps où il habillait Pierre Richard « resté un habitué de la maison », Louis de Funès « souvent en colère, ce qui nous faisait beaucoup rire, nous croyant dans une de ses scènes », Patrick Dewaere qui avait pris l'habitude « de grimper dans la vitrine en caleçon ». Mais aussi le casting des comé-

dies populaires d'Yves Robert qui, d'ailleurs, filme son frère Michel effectuant les essayages du costume pourpre de Jean Rochefort dans *Un éléphant ça trompe énormément*. « Il n'y avait pas de costumier derrière leurs dégaines, simplement leur goût adapté à leur personnage », reprend le styliste et photographe septuagénaire.

Dans la lignée d'un Jean Gabin qui, devant et derrière la caméra, ne portait que des costumes du tailleur parisien Camps de Luca, pas question alors d'imposer une tenue à nos comédiens français. « C'était l'école inverse de l'Actors Studio américain, s'amuse M. Simmenauer. On ne les choisissait pas pour qu'ils composent un personnage mais pour ce qu'ils incarnaient aux yeux du public jusque dans leurs habits. » ■





*De gauche à droite: Michel Piccoli dans **Max et les ferrailleurs** (1971), Jean-Paul Belmondo dans **Le Corps de mon ennemi** (1976) et Jean-Pierre Marielle dans **... Comme la lune** (1977). Ci-dessous: Yves Robert entouré par, de gauche à droite, Guy Bedos, Jean Rochefort, Claude Brasseur et Victor Lanoux sur le tournage de **Nous irons tous au paradis** (1977).*